



Philadelphia

de Jonathan Demme

Fiche technique

USA - 1994 - 1h59

Couleur

Réalisateur :

Jonathan Demme

Scénario :

Ron Nyswaner

Musique :

Howard Shore

Interprètes :

Tom Hanks

(Andrew Beckett)

Denzel Washington

(Joe Miller)

Roberta Maxwell

(Le juge Tate)

Buzz Kilman

(Crutches)

Karen Finley

(Dr Gillman)

Mark Sorensen, Jr

(Le malade à la clinique)

Jeffrey Williamson

(Tyrone)

Charles Glenn

(Kenneth Killcoyne)



Tom Hanks

Résumé

Andrew Beckett aime et connaît la loi, il est avocat. Aucune affaire, aucun adversaire ne lui résiste, et lorsque Charles Wheeler, le respecté fondateur du plus prestigieux cabinet de la ville, lui propose de devenir son associé, ce n'est pas une promotion, mais une consécration. La carrière de ce jeune juriste est exemplaire, en

quelques années, il est devenu l'un des piliers de ce milieu très fermé. Rien ne semble pouvoir ralentir son ascension, et pourtant...

Lorsque ses nouveaux associés apprennent qu'Andrew est atteint du Sida, ils n'hésitent pas à arranger une faute professionnelle pour justifier son renvoi. Celui qui

L E E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

hier encore était montré en exemple, est à présent devenu indésirable au plus haut point. Andrew décide de ne pas se laisser faire et d'attaquer le cabinet pour licenciement abusif.

Il se sait condamné par la maladie, il n'est plus question ni de vengeance, ni d'argent, mais seulement de dignité et de justice

Dans ce combat de David contre Goliath, un seul homme va finalement accepter de défendre le cas d'Andrew : Joe Miller...

Critique

Eh bien non, **Philadelphia**, de Jonathan Demme, n'est pas un film sur le sida, mais «à propos» du sida. C'est un film costaud, un mélange intime de délicatesse et de roublardise, de timidité et de franchise, sur un sujet qu'a priori la majorité des Américains (silencieuse ou non) n'affronte toujours pas : l'homosexualité masculine. Une fois ce postulat accepté, on peut tout admettre, même que **Philadelphia** soit aussi «politiquement correct» qu'un clavier de piano. A l'hôpital ? Autant de Noirs que de Blancs dans le personnel soignant. Au tribunal ? La bonne proportion de jurés noirs, de jurés blancs, etc.

Andrew Beckett (Tom Hanks) est un brillant jeune avocat exerçant son talent dans les beaux quartiers de la puritaine Philadelphie. Ce wonder boy de la procédure est promu par l'état-major du cabinet le plus huppé de la cité, chargé d'un dossier convoité. Tiens, interroge un associé, qu'est-ce que ce bobo, là, sur son front ? Rien, un léger accident de squash... Bernique ! c'est un kaposi.

En peu de temps, Beckett est rejeté, destitué, nié, faussement accusé de négligence pour mieux être viré. Oui, il a le sida, ce qui est terrible, mais il a le sida parce qu'il est «gay». Et ça, c'est pire. Beckett se rebiffe. Il va attaquer

ses ex-employeurs en justice. La justice, il connaît. Ce terrain-là, au moins, ne se dérobera pas. Mais neuf avocats refusent sa cause, avant qu'il n'aille solliciter un ancien adversaire coriace, Joe Miller. Beau, grand, noir, hétéro, marié, jeune papa d'un adorable bébé, affichant une aversion militante et obtuse envers les «homos», il est joué par Denzel Washington, qui fut le Malcom X de Spike Lee.

Dès que son futur client lui a avoué le motif de son renvoi, Miller se précipite chez son médecin de famille, terrorisé. Beckett ne lui a-t-il pas serré la main ? Ne risque-t-il pas, lui, beau, grand, noir, hétéro, d'attraper «leur» sale maladie ? Il faut alors que le bon docteur (noir) se tourne vers la caméra, et articule à l'intention du public «Le sida est une maladie sexuellement transmissible...» Horreur ! Malheur ! Et si **Philadelphia** n'était qu'un triste mélo prophylactique ? Non. Demme se reprend vite, manifeste une sympathie active pour ses personnages, et prépare habilement le spectateur à affronter avec intérêt le morceau de bravoure incontournable : le procès.

Première intervention de Denzel Washington à la barre : «Oubliez tout ce que vous avez vu au cinéma...» Comment, pourquoi, oublier la juste fascination qu'a souvent exercée sur nous le spectacle exotique du fonctionnement de l'appareil judiciaire américain - James Stewart dans **Autopsie d'un meurtre**, de Preminger, Paul Newman dans **Verdict**, de Sidney Lumet -, ces plaidoiries exemplaires, ces embrasades à la fin ? Le procès de Philadelphia n'échappe pas à la règle. Il a sa ration d'«objection, votre Honneur», de retournements de situation, et de gros plans perplexes sur des jurés indécis.

Mais il compte un personnage inédit, qui change tout, qui ajoute une forte charge d'émotion et de compassion. Ce personnage qui serre de près l'un des héros de l'histoire, de plus en plus faible

et désarmé à mesure que son triomphe légal approche, c'est la mort. Cette dimension forte du film est pourtant amoindrie par de fréquentes anecdotes encore une fois, sans doute, indispensables, mais parfois insupportables.

Ainsi, une autre collaboratrice du cabinet d'avocats accusé de «discrimination» a aussi le sida. Elle, n'a pas été licenciée. Elle vient témoigner, et on voit bien qu'elle n'a pas les stigmates de la maladie. Parce qu'elle a été contaminée par une transfusion et non par une galipette mortelle dans un cinéma porno...

Malgré tout, la réalisation sobre et attentive de Demme, l'engagement émouvant de Tom Hanks, la balourdise «antipédé» affichée courageusement par Denzel Washington, la réelle et juste tendresse qui unit Beckett et son compagnon (Antonio Banderas), l'alacrité féroce de l'avocate de la défense (Mary Steenburgen) font tout passer. Même le portrait sucré des parents «admirables», Joanne Woodward et Jason Robards... Même ce côté peu finaud du film lorsqu'il tourne au plaidoyer «pro homo» (ces «gens-là», vous voyez, ils ont un cœur, et souvent une famille normale).

Vers la fin, il y a une fête, un bal costumé où Beckett et son ami dansent joue contre joue, déguisés en «officiers et gentlemen», dans leurs beaux uniformes blancs. Miller est là aussi, avec sa femme. Plus de discours, c'est assez beau. Comme est beau et digne le «départ» de Beckett, son adieu asphyxié à la vie. **Philadelphia** ? Mission remplie.

Danièle Heymann
Le Monde - 10 Mars 1994

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le cinéma hollywoodien de consommation courante n'avait encore jamais véritablement osé aborder de front le douloureux problème du Sida. Touché de plein fouet par la maladie (il

suffit à cet égard de parcourir la rubrique nécrologie de l'hebdomadaire «*Variety*»), le monde du spectacle américain, et celui du septième art en particulier, ne semblait pas, jusqu'à présent, vouloir s'impliquer directement dans un domaine aussi délicat et épidermique. Lié à des préjugés et des tabous inhérents à un pays où le puritanisme exerce encore, à tous les niveaux de la société, une influence aussi latente que pernicieuse, le Sida semblait être un sujet occulté par les grands studios même si la plupart des stars d'outre-Atlantique se montraient éminemment concernées. A cet égard, le grand mérite du film de Jonathan Demme est donc bien d'être la première œuvre à gros budget et destinée au grand public consacrée à ce fléau. Ayant pour cadre Philadelphie, étymologiquement et ironiquement «ville de l'amour fraternel», insidieusement devenue ville de l'incompréhension, voire de la haine homophobe, le film suit le double combat d'un jeune avocat homo-sexuel, Andrew, rattaché à un cabinet prestigieux : combat physique contre la maladie et combat juridique contre ses anciens employeurs qui, sous couvert d'une faute professionnelle montée de toutes pièces, le licencient abusivement. Jonathan Demme fait ainsi du Sida la représentation symbolique d'une incompréhension génératrice de rejet, voire de haine. Dans cette bataille désespérée et apparemment perdue d'avance, Andrew trouvera comme allié et défenseur Joe Miller, un avocat noir idéaliste mais rempli de préjugés à l'égard des homosexuels. Passée une première réaction épidermique de peur et de dégoût face à un mal sur lequel on colporte les idées les plus fantaisistes et les plus réactionnaires, Joe va peu à peu prendre conscience de la souffrance et de la discrimination dont est victime son alter ego blanc et, à travers lui, tous les homosexuels atteints ou non par la maladie. Et si l'itinéraire douloureux d'Andrew, lentement rongé par le mal

inexorable qui s'est glissé en lui, constitue la ligne directrice de l'intrigue, l'évolution de Joe Miller, dont les préjugés vont peu à peu s'estomper pour faire place à une prise de conscience définitive, constitue un pôle d'attraction tout aussi fort et passionnant.

En centrant son film sur un personnage homosexuel et en portant sur ce dernier un regard dénué de toute complaisance, de tout cliché caricatural et de tout voyeurisme (les scènes entre Andrew et son compagnon sont formidables de pudeur et de retenue), Jonathan Demme et son scénariste Ron Nyswaner ont assurément franchi une étape importante dans la représentation de la différence à l'écran. L'image des homosexuels trop souvent réduite à des seconds rôles sympathiques mais mineurs (Frankie et Johnny) ou à des archétypes quelquefois extrémistes (Cruising), ne sera véritablement plus tout à fait la même après ce **Philadelphia**. C'est pourtant bien la communauté gay américaine qui a dénoncé les principaux manques du film : sa peinture un peu trop unanimiste et rassurante (la famille unie là où tant de débats et de déchirements se trouvent si souvent), un peu trop manichéenne (les «méchants» employeurs aux sentiments uniquement intéressés), un peu trop polie (l'intimité du couple Andrew-Miguel limitée à un simple baiser)... Ce que Jonathan Demme parvient malgré tout à nous donner, sur un thème plus que délicat pour ne pas dire casse-gueule, c'est une œuvre à la fois forte et émouvante ne tombant jamais dans le mélo et le pathos. Procédant par des scènes lentes (le tribunal) ou convulsives (l'hôpital), son film a l'apparence d'une succession de fragments de vies restitués dans leur banalité (les séquences familiales de l'avocat black ou l'aspect tristement routinier des traitements destinés à enrayer la progression de la maladie). Ces instantanés d'existences, puisés dans le vécu collectif d'une ville-symbole, s'imbriquent imperceptiblement pour composer un

film en état de grâce permanente, comme suspendu dans l'espace-temps, en apesanteur fragile entre le rire et l'émotion, le drame ou la comédie. La force de **Philadelphia** tient dans l'efficacité de sa narration et la force intrinsèque de son sujet plus que dans une forme cinématographique des plus traditionnelles. Le film sait heureusement constamment jouer sur les doubles niveaux de perception, physiques et mentaux, moraux ou émotionnels et éviter les écueils du prêchi-prêcha simplificateur ou du mélodrame emphatique. En cela justement **Philadelphia** est un film utile, comme **La liste de Schindler** peut l'être : utile pour faire progresser la tolérance, utile pour faire mieux comprendre la maladie, utile pour faire reculer les peurs.

Dès lors les reproches faits à Demme d'avoir gommé toutes les aspérités portées par son sujet, de nous offrir un film léché et sans bavures - un anti **Les nuits fauves** en quelque sorte - apparaissent assez vaines. S'il est vrai que la représentation de l'univers familial d'Andrew a l'apparence d'un cocon protecteur idéalisé et fragile dans lequel il trouve de rares instants de quiétude, de répit ou de réconfort, le monde extérieur et, à travers lui, la société, ne sont guère reluisants : le mépris, les préjugés, les plaisanteries grasses sur les homosexuels, la haine ordinaire sont omniprésents. Et le personnage même de Joe Miller, tout idéaliste qu'il soit dans sa foi en la justice, n'en est qu'un représentant éclairé. On pourrait presque réduire **Philadelphia** à cette impression d'isolement d'Andrew, d'étouffement à la fois physique et mental traduite dans une reconstitution fidèle et sans effets appuyés du vécu du malade qui donne au film l'aspect d'une leçon d'abnégation et de courage de tous les instants. En restituant dans sa quotidienneté cette lutte non seulement contre la maladie mais aussi contre le silence et l'exclusion, la mise en scène retranscrit avec une intensité rare sa

force émotionnelle intrinsèque. Tout en étant ouvertement commercial (Demme cite - en forme de provocation, on veut le croire - comme référence directe le larmoyant **Tendres passions**), **Philadelphia** n'en est pas moins un film profondément humaniste, à la fois fort et subtil, qui touche le spectateur en plein cœur dès ses premières images, un film exemplaire, pédagogique presque tant il se résume, dans son projet, à ces mots de Joe Miller : «*Expliquez-moi comme si j'avais quatre ans...*»

Philippe Ross
Mensuel du Cinéma n°15 - Mars 1994

Le réalisateur

Philadelphia est le treizième long métrage que réalise Jonathan Demme. Il en est également le producteur avec Edward Saxon.

Aujourd'hui l'un des réalisateurs les plus en vue d'Hollywood, Jonathan Demme est titulaire d'un Oscar du meilleur réalisateur pour **Silence of the lambs (Le silence des agneaux)**, également Oscar du meilleur film), du National Society of Film Critics Award du meilleur documentaire pour **Stop making sense** - dont il assurait aussi la co-production, et d'un Oscar et du New York Film Critics Award du meilleur réalisateur pour **Melvin and Howard**.

Jonathan Demme est né en 1944. Très jeune, il se montre fasciné par le cinéma et, après ses études, il entre au sein de la maison de production de Roger Corman, «New World Pictures». Il passe quelque temps plus tard de la production à la réalisation avec son premier long métrage intitulé **Caged heat**.

Jonathan Demme est un conteur d'histoires, il s'est toujours attaché à dépeindre avec précision les sentiments de ses personnages. Sa filmographie, diverse par les thèmes abordés, reflète de façon constante son sens de l'observation. Sa vision des individus est toujours aussi incisive que pertinente. Ce n'est qu'après **Something wild (Dangereuse sous tous rapports)**, présenté hors compétition au festival de Cannes 1987, que l'Europe découvre ce cinéaste à la carrière pourtant déjà longue. Lors du festival de Deauville de l'année suivante, une rétrospective permit de découvrir ses œuvres qui n'avaient pas été distribuées en France. Jonathan Demme s'intéresse également à la musique : dans **Stop making sense**, il filmait les Talking Heads en concert, et il est le producteur d'un album de musique haïtienne intitulé «*Konbit*». Il a par ailleurs travaillé sur plusieurs clips vidéo.

Dossier distributeur

Filmographie

Caged head Cinq femmes à abattre	1974
Crazy Mama	1975
Fighting mad Colère froide	
Handle with care	1977
Last embrace	1979
Melvin and Howard	1980
Swing shift	1984
Stop making sense	
Something wild Dangereuse sous tous rapports	1986
Swimming to Cambodia	1987
Married to the mob Veuve mais pas trop	1988
The silence of the Lambs Le silence des agneaux	1990
Cousin Bobby (documentaire)	
Philadelphia	1993

Documents disponibles au France

Le Monde - 10 Mars 1994
Télérama 2034 - 9 Mars 1994